

Une entrée à petits pas dans le journalisme régional

Andrée Gauthier
Journaliste



Andrée Garon Gauthier

Oui, une carrière de journaliste qui a commencé, mine de rien. Car, rien dans mon enfance ne pouvait laisser pressentir que la passion du journalisme m'habiterait encore après plus d'un demi-siècle. Peut-être s'agit-il d'être née sous une bonne étoile et d'avoir la volonté d'aller au bout de soi et de réussir!

D'avoir eu l'audace, dès 1942, en me mariant, de dire non aux horaires programmés d'ailleurs et de vouloir mener de front, à ma façon, vie privée et vie professionnelle. En choisissant le statut de travailleuse autonome, moins rémunérée, que compen-

sent largement un milieu de labeur moins stressant et une liberté d'action irremplaçable. D'une espérance têtue! D'une adaptabilité facile aux événements et aux circonstances, j'évoluai sans problème au rythme de ma ville, Rimouski, dont le tissu social s'est profondément transformé au fil des années, à partir de 1925. Indépendante d'esprit, je voulais l'être aussi financièrement. D'autant plus que l'écriture contribue à mon bonheur.

D'abord, une enfance heureuse, sans histoire, comme l'adolescence d'ailleurs dans un foyer uni, à budget restreint. Ce qui obligeait à une véritable solidarité familiale et à une rigueur dans les choix. Un bon apprentissage à la vie d'adulte et au sens des responsabilités. Un père et une mère qui voulaient l'instruction pour leurs trois enfants. Une famille qui maintenait des relations chaleureuses avec la parenté et le voisinage, faisant large part au travail social bénévole, auprès des plus démunis, nombreux à cette époque, où n'existait aucune prestation d'aide sociale. Au livre de bord: optimisme, courage, discernement, partage, civisme, bonne humeur et intériorité. Et toujours vivre selon ses moyens!

Dix ans à l'école publique, le couvent gris, devenu après la restauration de 1970, le Musée régional de Rimouski. Là, où en dépit des disparités sociales, pensionnaires de tous horizons et externes, de niveau secon-

daire, pouvaient fraterniser. Les distractions se vivaient à l'échelle du quartier. Dans l'insouciance, dans la joie.

COMMENT NE PAS CROIRE À LA CHANCE

Avant même de décrocher le diplôme supérieur d'enseignement du Département de l'Instruction publique (seule de la promotion 1929), j'entrais comme secrétaire au bureau du notaire Eudore Couture, co-propriétaire, directeur-rédacteur du *Progrès du Golfe* depuis le début du siècle. Le seul hebdomadaire de l'Est qui jouissait d'une situation presque monopolistique. Il avait fait appel aux Soeurs de la Charité pour lui recommander l'une des finissantes, sa secrétaire le quittant pour entrer au noviciat. Ne me sentant pas la vocation d'enseignante, je m'étais initiée à la dactylographie et à la sténographie. Je croyais à ma bonne étoile! Ce fut le coup d'envoi d'un contrat à vie avec le journalisme régional. C'était la sensibilisation à la vie socio-économique du Bas-Saint-Laurent et à ses leaders, ses élites, et aux problèmes de l'heure dont je n'avais qu'une bien vague idée comme étudiante. C'était aussi l'appropriation à la bourgeoisie adulte locale et régionale. Déjà, les relations amicales entre jeunes du monde ouvrier, le mien, et ceux du milieu aisé, existaient bel et bien.

Avec pareil maître de l'écriture et du notariat, c'était l'école supérieure dont j'avais rêvé. C'était l'initiation au Code civil, aux lois et règlements, à la politique municipale, scolaire, provinciale et canadienne. C'était l'apprentissage aux relations d'affaires avec une clientèle fort diversifiée de tout le territoire urbain-rural bas-laurentien. C'était l'éveil à une conscience régionale, toujours en alerte après tant d'années. Avec un patron qui souhaitait davantage une collaboratrice qu'une simple exécutante, au double plan notarial et journalistique. La diète culturelle prenait fin par l'accès à la bibliothèque du bureau. Ma passion pour l'étude et la lecture y trouvait son compte.

Des journées de travail longues, parfois éprouvantes, mais combien significatives. Six jours par semaine, pendant 13 ans. En été, un après-midi de relâche par ci, par là. Quelques samedis de temps à autre.

D'une curiosité vive, ennemie de la routine, d'une capacité exceptionnelle de travail, avec une vitalité à l'avenant, je possédai vite, en m'y astreignant par l'étude, l'observation, l'écoute, la pratique, des notions suffisantes pour participer à l'élaboration de contrats notariés de tous ordres. La majorité des clients et clientes appréciait d'être renseignée sur plusieurs points de loi et leurs conséquences avant de franchir le seuil du bureau du notaire Couture, le projet de contrat en mains.

Les entretiens avec la clientèle me mettaient souvent sur des pistes d'information. Après vérification ou recherche d'éléments supplémentaires, je rédigeais la nouvelle pour le *Progrès du Golfe*, en gardant toujours les "antennes" ouvertes dans mes allées et venues. En journalisme, c'est toujours au ras du sol qu'on débusque les meilleurs filons pour les exploiter. Et ce l'était davantage à cette époque sans télévision.

Accueil, correspondance, comptabilité, préparation des

dossiers pour établir les chaînes de titres de propriétés, faisaient aussi partie du quotidien. Tout comme l'animation des correspondants et correspondantes dudit hebdomadaire, une trentaine de l'Isle-Verte à Gaspé, des Escoumins à Pointe-Label, la couverture de l'actualité, l'épluchage des communiqués, la réécriture des courriers de paroisses, la correction des épreuves et des textes publicitaires, la dactylographie des éditoriaux et des articles du rédacteur-directeur. Il importe de dire que les courriéristes étaient des missionnaires de la presse semainière. Pour tout encouragement, ils recevaient l'hebdomadaire rimouskois, la papeterie (avec timbres-poste) et, à certains moments, par tirage mensuel, des billets verts ou de chemin de fer pour voyage à Québec ou à Montréal.

La fréquentation de l'étude Couture ou du bureau du Secrétariat du *Progrès du Golfe* (à la même enseigne) par les hommes politiques, les collaborateurs, les écrivains, les professionnels de toutes disciplines, accroissait mon intérêt pour la chose publique et l'écriture.

L'arrivée dans le paysage régional de l'*Echo du Bas Saint-Laurent*, en 1933, en créant un certain remous, obligea à des habitudes de travail journalistique plus agressives. Plusieurs collaborateurs étaient passés de l'autre bord. Mais la coopération entre le *Progrès du Golfe* et la radio établie à Rimouski, dès 1931, par M. Jules-A. Brillant, aussi copropriétaire dudit hebdomadaire, se révéla avantageuse. Sans plus de contrainte au niveau du choix et du ton des articles!

Les gens, particulièrement les misogynes, durent s'habituer alors à voir des femmes reporters dans les deux hebdomadaires rimouskois et se résigner à adopter des attitudes de tolérance et de collaboration. Leurs quolibets perdirent peu à peu de leur mordant pour n'être plus qu'un souvenir.

VÉRITABLE ÉCOLE DE PENSÉE ET D'ACTION

Etant arrivée sur le marché du travail, peu avant que débute la Grande Crise (1929-36), qui n'épargna aucune couche sociale, en ville comme à la campagne, je fus témoin de misères profondes mais aussi de solidarités entre professionnels, hommes d'affaires et gens du peuple.



Le notaire Eudore Couture

Me Eudore Couture, pour qui le notariat et le journalisme étaient un véritable sacerdoce, m'impressionnait par son esprit de justice sociale, sa largeur de vue, son style brillant et concis, son attitude fière et digne face aux pouvoirs politiques, civils, religieux. Tous le respectaient en dépit de ses coups de griffe. Les débats tournaient souvent à la polémique dans la plus pure civilité. J'ai encore en mémoire l'incident Mgr Georges Courchesne-Eudore Couture, sur un point de doctrine, le premier honnissant le syndicalisme libre ou non confessionnel et les clubs neutres. Alors que le second n'y voyait que l'exercice de la démocratie. Il jugea inopportun d'aller au palais épiscopal, où on l'y conviait, s'excuser de ses divergences d'opinions. Sans se croire un mécréant!

Je sais aussi, pour l'avoir vu à l'oeuvre pendant plus de 20 ans, jusqu'à son décès en septembre

1951, que le notaire Couture payait de sa poche, au fil des semaines, des articles requis de collaborateurs et aussi pour d'autres dépenses inhérentes à la pratique journalistique. Un sport intellectuel qu'il n'aurait pas échangé pour un royaume. Pour bien suivre les événements et en donner le sens! Aussi, parce qu'il disait que l'accession à la modernité n'exige pas le sabordement de toutes traditions et valeurs. Mais qu'il fallait suivre l'évolution et s'adapter avec pondération aux circonstances. Aussi, joua-t-il pleinement le rôle de critique social et de promoteur de toutes les causes valables, qu'il s'agisse de problèmes devant améliorer la condition masculine ou la condition féminine.

Ce comportement et la passion du métier avaient imposé le *Progrès du Golfe*, en dépit de maigres ressources financières, à l'attention et au respect de la presse québécoise. Un hebdomadaire qu'on taxait souvent d'être en province la réplique du *Devoir*. Même si son rédacteur n'épousait pas toujours les thèses de M. Henri Bourassa. Loin de là!

Le style Couture exigeait de ne jamais livrer à la composition (atelier) un texte qui n'a pas été retravaillé au moins une fois. Un style que je pratique toujours.

Imperceptiblement, j'apprenais à pareille école que l'utilisation à fond de l'écrit et de la presse permettait de promouvoir, de défendre et de mener à bien des projets d'ordre social, humain, culturel, économique, politique même, et de créer des nouveaux possibles. Aussi, je me jurai bien d'y recourir à mon tour.

LE PIED DANS L'ÉTRIER

De 1942 à 1950, au bureau aménagé chez moi par le *Progrès du Golfe*, je fis du journalisme à mi-temps, en assumant la publicité des deux cinémas rimouskois. C'est le créneau de l'information locale et régionale qui

m'incombait le plus. L'émergence de divers groupes sociaux était suivie de près. Tout comme le cheminement de leurs devanciers.

La guerre 1939-45, en faisant de Rimouski une ville militaire (pour l'entraînement de 1 000 recrues), fit éclater la micro-société d'alors. Au Séminaire, au couvent des Ursulines, aux écoles publiques s'ajouta tout un éventail d'institutions d'enseignement. Suivre cette mutation socio-économique et culturelle fournissait abondante matière aux journalistes rimouskois.

UN GRAND BOND EN AVANT

C'est à partir de juin 1950, après la conflagration de Rimouski, qui détruisit 317 maisons et institutions, jetant à la rue quelque 3 000 citoyens et citoyennes, y compris ma famille (mes parents, M. et Mme Eugène Garon, mon mari Arthur Gauthier et mon fils Gilles), que j'acceptai de travailler à plein temps pour le *Progrès du Golfe*.

Mais refusant, en mai 1951, le titre d'adjointe à la Rédaction et le rachat des parts-actions du notaire Couture, dans le *Progrès du Golfe*, le cas échéant. Une proposition de confiance qui me bouleversa. Mais cette perspective m'apparut, réflexion faite, inconciliable avec mon goût d'une vraie vie familiale, avec ma

timidité et une peur bleue de n'être pas, à cette époque, intellectuellement d'équerre.

Je promis néanmoins au notaire Couture de poursuivre la tâche de journaliste, jusqu'au bout..., peu importe qui assumerait la direction du *Progrès du Golfe*, après son départ.

J'avais l'appui des miens. À partir de là, ce fut le plein emploi. Mais dans un environnement taillé à ma mesure.

Recevoir quotidiennement le courrier, en disposer, couvrir les événements de toute nature - hormis les éditoriaux, les chroniques artistiques et littéraires, - rédiger les manuscrits (que M. Isidore Blais, co-proprétaire du *Progrès du Golfe* depuis 1946, venait quérir au fur et à mesure), accueillir les informateurs, les courriéristes, vulgariser les contenus de dossiers, faire des entrevues et le traitement des textes, avec une touche humaine, c'était passionnant. Travailler à toute vapeur correspondait à mon tempérament. Donc, jamais en retard avec les manuscrits pour l'heure de tombée. Et pas de perte de temps et d'énergies pour les va-et-vient bureau-maison. Ce qui facilitait l'organisation rationnelle du temps sans trop sacrifier à la qualité de vie.

La restructuration administrative et rédactionnelle, en 1953, ouvrit une ère nouvelle au *Progrès du Golfe*; une rédactrice en chef, Mme Lisette Morin, de son bureau à l'Imprimerie Blais;

Le trio rédactionnel du *Progrès du Golfe*, Lisette Morin, Sandy Burgess, Andrée Gauthier avec le ministre de l'Éducation, Jean Gérin-Lajoie, dans le cadre d'une conférence de presse sur l'Opération 55 (régionalisation des écoles), au salon bleu de l'Hôtel Georges VI. (disparu depuis quelques années.)





La sénatrice Thérèse Casgrain, de regrettée mémoire, interviewée par Andrée Gauthier, lors de sa visite à Rimouski, en 1968, pour appuyer le candidat du NPD dans la circonscription de Rimouski, Raymond D'au-teuil.

Andrée Garon Gauthier, comme chef de l'information, de sa résidence; le chroniqueur Sandy Burgess, de CJBR. Et ailleurs, le chroniqueur sportif et les services administratifs. Mais cette dispersion des membres de l'équipe rédactionnelle, en des lieux de travail différents, s'avéra bénéfique. Elle épargna sûrement des chocs et des étincelles favorisant des économies de temps pour la rédaction des manuscrits, une "entente cordiale", une concertation et une collaboration constantes, par téléphone ou entre quatre yeux, dans l'amitié et une passion partagée pour continuer à faire du *Progrès du Golfe* un produit de qualité. Et jusqu'à sa fusion, en 1970, avec *l'Echo du Bas Saint-Laurent*.

C'est au début des années 50 que prit fin l'anonymat et que je signai la chronique de l'actualité et certains de mes reportages. Jamais moins qu'une quinzaine de manuscrits par semaine.

L'avènement de la télévision rimouskoise, en 1954, nous offrit une ressource supplémentaire en

information. Il nous était donné de parcourir tout le Bas-Saint-Laurent avec la photographe Rita Chevron et le cameraman Denis Malenfant pour couvrir bien des événements à caractère régional.

D'autre part, la presse régionale s'était en cours de route enrichie d'hebdomadaires fondés à Matane, Mont-Joli, Baie-Comeau, Sept-Iles, Trois-Pistoles, Amqui. Et il était facile d'obtenir leur collaboration pour la promotion de dossiers.

D'ailleurs, aucune piste de travail ne me laissait indifférente.

PRISE AU JEU

On commence à appuyer des initiatives, on les publie et bientôt l'on est pris au jeu d'une implication sociale profonde. Ce qui me mena à travers le journalisme de service, comme militante, comme membre de conseils d'administration ou de cofondatrice dans l'Ambulance

Saint-Jean, l'Association canadienne de la santé mentale, la Croix-Rouge, les Festivals de musique du Québec, les Jeunes-musicales, le Musée régional, le Conseil de fabrique de la cathédrale de Rimouski (marguillière), le Centre Saint-Germain, l'Action musicale liturgique du Québec, la Chorale grégorienne féminine de la cathédrale, le Choeur Andréa (70 voix mixtes), le Club de Presse de Rimouski.

Par le journalisme, je suivis pas à pas l'évolution sociologique des années 60-70: la révolution tranquille, la régionalisation des écoles, le Plan d'aménagement et l'Entente Canada-Québec pour l'Est, l'implantation de l'Université du Québec à Rimouski, l'avènement du Cégep, le trafic maritime, routier et aérien, le développement régional, le Centenaire de la Confédération, l'Exposition universelle, les Florales internationales et combien d'autres sujets.

Le Centenaire de la Confédération amena dans nos murs quelque 60 journalistes de la Presse ethnique du Canada.



Lors du voyage des journalistes québécois, invités de la Presse ethnique du Canada, dans l'Ouest canadien en avril 1967. Andrée Gauthier, du *Progrès du Golfe*, et Marcelle Boulanger, de *Mont-Joli Nouvelles*, près du monument Louis Riel à Saint-Boniface.

Un événement qui me valut, en 1967, avec des collègues québécois, un périple de dix jours, en avion, à travers l'Ontario, le Manitoba, l'Alberta et la Colombie britannique. Dans toutes les capitales de ces provinces, premiers ministres, lieutenants-gouverneurs et maires nous offrirent banquets d'Etat et réceptions. Que complétaient d'ailleurs des visites d'universités, d'industries, d'églises de diverses confessions et l'accueil dans les centres communautaires par plusieurs des ethnies hôtes. Un voyage qui me révéla la richesse de la mosaïque canadienne.

Le journalisme me permit aussi de couvrir le congrès de l'Union des municipalités du Québec, en 1968, de New York à Nassau, sur le Reine-Elisabeth I et les réceptions de jumelage des villes de Rimouski et de Westmount.

La fondation du Club de Presse de Rimouski, en mai 1962, en plein fleuve Saint-Laurent, sur le *Père Nouvel*, favorisa les relations entre journalistes des deux rives et des voyages organisés par plusieurs compagnies, notamment au Barrage Manicouagan, à Sept-Iles-Schefferville-Labrador City, à la

Mine Murdochville, à la CIP de Matane, à Rivière-du-Loup, etc.

POUR MENER DES COMBATS

Aussi, sans cette appartenance à la presse hebdomadaire régionale, jamais je n'aurais pu mener le combat, pendant près de deux décennies, pour la mise en place du Conservatoire de musique de Rimouski, de la Villa de l'Essor (Saint-Anaclet), de la première Garderie de Rimouski et de la restauration de la cathédrale de Rimouski.

Une série d'articles sur plusieurs sujets, particulièrement sur la nécessité d'un conservatoire, en prouvant noir sur blanc le potentiel humain et artistique du Bas-Saint-Laurent/Gaspésie pour l'alimenter, me valut, en 1966, le trophée et le prix Benson, décernés lors des assises annuelles de l'Association des Hebdomas de langue française du Canada.

C'est un article percutant, à la UNE, de la soussignée dans le *Progrès du Golfe*, qui amorça le mouvement collectif pour mettre

la Villa de l'Essor sur les rails et vaincre une à une les résistances d'ordre politique. Une campagne par le verbe et par l'écrit menée durant quatre ans!

Avec l'appui des journalistes rimouskois de la presse électronique et écrite aux cinq promoteurs (dont j'étais), la première Garderie, aménagée à l'ex-Institut Familial dans le cadre des projets PIL, durant 21 mois (1972-73), répondit au besoin de services de garde de nombreuses familles tout en facilitant la formation d'un personnel spécialisé.

ET VIVRE SELON SES GOÛTS

Chaque décennie, depuis 1930, fut pour moi objet de défis nouveaux ou un tremplin d'action communautaire.

Après plus de deux ans, hors des sentiers du journalisme actif, pour assumer d'abord la tâche de directrice de vie de groupe à la Villa de l'Essor (Centre d'entraînement à la vie pour une centaine de jeunes diocésains handicapés) et ensuite de directrice de la Garderie, tout en collaborant aux hebdomadaires régionaux, je m'impliquai davantage dans la presse régionale et spécialisée après une incursion à l'Université du Québec pour y suivre des cours en administration. Des cours qui s'ajoutaient à ceux suivis en sociologie, en télécommunications, en solfège, en chant, et à une participation active à des colloques sur le journalisme (à la Maison Montmorency de Québec, à la Grande Maison de Sainte-Luce) ainsi qu'aux sessions annuelles de journalisme sous les auspices des Hebdomas de langue française.

L'écriture, comme la lecture, m'étant aussi indispensables que l'air pur et de bonnes relations familiales, j'acceptai d'être journaliste au *Progrès-Echo* durant 18 mois avant de passer en 1976 au *Courrier de Trois-Pistoles* tout en assumant la rédaction d'*Echos Scolaires*, périodique de la Commission scolaire régionale



Quelques-uns des membres du Club de Presse de Rimouski, invités de l'Iron Ore, en 1963, dans les villes minières de Schefferville et Labrador City. Avec M. Després, de l'I.O., Sandy Burgess, Lisette Morin, Andrée Gauthier, du *Progrès du Golfe*, Laurent Laplante, de *L'Aiglon*, Baie-Comeau, Guy Ross, de CJB, Gilles Ouellet, du *Soleil*, Arthur Gauthier, Jos. Boulanger, de *Mont-Joli Nouvelles*, Marc Vaillancourt, chroniqueur sportif au *Progrès du Golfe*.

du Bas-Saint-Laurent (durant huit ans, 1976-84). Puis, parallèlement, d'être pigiste à *l'Information* de Mont-Joli, pour y être agréée, depuis 1978, comme membre de l'équipe rédactionnelle.

En clair, un bon demi-siècle de journalisme de service qui se traduit par des milliers d'articles signés et un plus grand nombre dans l'anonymat en militant sur plusieurs fronts au plan socio-

culturel. Avec un goût toujours aussi vif pour la vie tout court et pour l'écriture journalistique. Avec la même passion pour la lecture des pages éditoriales, littéraires, artistiques, des affaires publiques des quotidiens et magazines québécois.

Sans faire abstraction de la lecture assidue de *l'Express* (France), de *Panorama Aujourd'hui* (Belgique), de livres et ouvrages des meilleurs écrivains,

romanciers, essayistes, poètes d'ici et d'ailleurs. □

C'est à la réception civique offerte par la Ville de Rimouski, en 1965, que le maestro Wilfrid Pelletier reçut d'Andrée Gauthier un mémoire réclamant un conservatoire à Rimouski. Une initiative collective qu'il appuya de tout son prestige et qui n'est pas étrangère à l'inauguration du Conservatoire de Rimouski en 1974. On reconnaîtra Mgr Antoine Gagnon, M. Pelletier, l'abbé Georges Beaulieu, Andrée Gauthier, Arthur Gauthier et Lucille Lavoie, tous trois du Choeur Andréa.

